



«Il sera un homme seul, cela va de soi...»
La Maison Thüringer

Au fil de ses pages,
vous découvrirez ou retrouverez
le vieux Bucarest, dans
des aquarelles
de Gheorghe Leahu.



Les Amis de Panaït Istrati

Bulletin trimestriel

Association fondée
en 1969 par Edouard Raydon
et Jean Stanesco

Printemps 1998 • n°46



S o m m a i r e

Joël Devesnes et Jacques Grégoire
évoquent Madeleine Marreau **p. 4**

Inédit: deux lettres de Panaït Istrati
à ses éditeurs roumains **p. 5 à 9**

Maria Gogalniceanu nous écrit
de Braïla **p. 10, 11 et 12**

«Nathaniel, William, Panaït et les autres...»
Jeanne-Marie Santraud organise
la rencontre de personnages
féminins de Hawthorne,
Faulkner et Istrati **p. 13 à 18**

Les ouvrages publiés
par nos amis **p. 19 et 20**

Chers Amis,

Nous (l'équipe du Bulletin: Martha Popovici, Jeanne-Marie Santraud et moi-même) avons le plaisir de vous offrir un Bulletin particulièrement copieux. Nous vous l'avions promis: le voilà!

Nous espérons tenir aussi cette promesse dans nos prochains numéros. Et, au risque de nous répéter, nous y parviendrons difficilement sans votre soutien et votre participation. Nous remercions ceux qui ont répondu «Présent!», en souhaitant que d'autres amis, à leur tour, se manifesteront. Notre prochain Bulletin étant estival, envoyez-nous, s'il-vous-plaît, vos textes avant la fin du mois de mai.

Autre redite: merci d'utiliser à bon escient le bulletin d'adhésion en page 22. Le budget des Bulletins ne se compare pas avec celui des Cahiers; cependant, les frais de maquette, de photocopie et d'envois ne pourront être indéfiniment couverts si nos caisses ne se remplissent plus. Sachant que vous êtes, autant que nous, at-

tachés à ce lien qui nous unit, nous qui sommes dispersés aux quatre coins de France et dans divers pays du monde, nous gardons confiance. Pour ce numéro, nous vous convions à une promenade dans le quartier de Lipsca, le cœur de Bucarest, qui est resté, en dépit de sa proximité avec la calamiteuse avenue menant au non moins terrifiant palais de Ceausescu, fidèle à lui-même: un mélange d'Orient et d'Europe, mal pavé, poétique et bruyant. Les illustrations que vous découvrirez au fil des pages sont tirées de l'ouvrage «Lipsca - centre historique de Bucarest». L'auteur Gheorghe Leahu, s'y est livré à une passionnante étude de l'architecture bucarestoise - étude que je n'ai pu malheureusement goûter que par l'image, car l'ouvrage est en roumain. Il a été édité par Arta Grafica, ancienne et fameuse imprimerie de Bucarest, dont Ana-Maria Gradinariu dirigea le département édition. C'est à cette amie,

une grande professionnelle et une femme de cœur, que nous devons d'avoir pu imprimer en Roumanie le N°11 de nos Cahiers. Nous regrettons de ne pouvoir vous présenter ces aquarelles qu'en noir et blanc. Mais, même s'il ne leur est pas rendu justice, elles émouvront ceux qui connaissent et aiment Bucarest, et intéresseront les autres. Pour conclure, je vous convie à notre Assemblée Générale, qui se tiendra: **Le samedi 4 avril 1998 à 15 h**
Au restaurant **Le Tahar**:
164, bld de Grenelle - 75015 Paris
(métro Cambronne) -
Tel.: 01 43 06 44 65.

Ceux qui participeront au traditionnel déjeuner de mise en train voudront bien m'en avvertir au cours de la semaine qui précède, au 01 43 79 73 21. Bien cordialement vôtre,

Faufell

Courrier, commandes de Cahiers et chèques à envoyer à:

Les Amis de Panaït Istrati

c/o Christian Golfetto - BP 5027 - 69602 Villeurbanne cedex - Tél.: 04 78 84 45 40

La vie de l'association

Conseil d'administration de l'Association

Paris, chez Dominique Foufelle, le 22 novembre 1997

Etaient présents:

Mesdames et Messieurs :

Simone Eymard, Dominique Foufelle, Christian Golfetto, Roger Grenier,
Zoé Guesnier, Marie-Noëlle et Roland Lombard, Martha Popovici,
Jeanne-Marie Santraud, Ion Stanica.

Secrétaire de séance: Martha Popovici.

Ordre du jour:

1. Bilan financier
 2. Bulletin
-

Avant d'entamer l'ordre du jour, l'assemblée donne la parole à Roger Grenier. Lors d'une rencontre avec Roger Grenier, Dan Haulica, ambassadeur de Roumanie à l'UNESCO, a exprimé le désir de participer aux réunions et manifestations éventuelles de l'Association. Dan Haulica s'intéresse en effet à Panaït Istrati. En conséquence, l'assemblée décide, à l'unanimité, que Dan Haulica sera le bienvenu chaque fois qu'il souhaitera se joindre aux activités de l'Association.

L'assemblée passe ensuite à l'ordre du jour.

■ Christian Golfetto annonce que, contrairement à la tradition selon laquelle on dresse au cours du Conseil d'Administration le bilan prévisionnel, il présentera le bilan financier (annexe). Après

les dépenses et les recettes de la période, le solde est de F18.000. La situation est inquiétante car, à ce jour, seuls 43 adhérents ont réglé leur cotisation.

La sortie du bulletin fera, on l'espère, rentrer des fonds.

■ Christian Golfetto évoque le voyage en Roumanie qu'il a fait récemment sous les auspices de l'IMEC.

■ Dominique Foufelle présente ensuite le rapport moral. Très peu disponible ces trois derniers mois, elle assume la responsabilité du retard dans la publication du bulletin, tout en s'engageant à respecter dorénavant les délais impartis. Elle propose la parution d'un bulletin par saison.

Elle suggère que le prochain bulletin fasse état, en plus du compte rendu du Conseil d'Adminis-

tration, du colloque Jean-Richard Bloch auquel est invité Serge Feodossiev, de la signature de l'ouvrage de poésie publié par Roland Lombard et autres activités auxquelles des adhérents de l'Association auraient éventuellement pris part.

■ Jeanne-Marie Santraud souhaite que l'Association contacte à nouveau « *Les Amis de Kazantzaki* », « *Les Amis de Romain Rolland* », l'association de Belgique. Elle aimerait obtenir, peut être par le CNL, les adresses de diverses associations d'écrivains.

■ Roger Grenier ajoute, à ce propos, que l'association « *Les Amis de Pierre Mac Orlan* » a lancé, dans son bulletin, un appel de solidarité.

■ Dominique Foufelle propose de continuer à publier le bulletin dans sa forme actuelle, en y incluant

La vie de l'association

certains inédits qui, cependant, n'entameraient pas les lots susceptibles d'intéresser d'éventuels chercheurs.

■ Martha Popovici souhaiterait voir le nom de Jeanne-Marie Santraud, actuellement rédacteur en chef du bulletin, figurer sur la couverture.

■ Jeanne-Marie Santraud, en réponse, exprime sa reconnaissance à Martha Popovici, dont l'aide lui est non seulement précieuse mais indispensable. Le bulletin, et tous en sont d'accord, poursuit son chemin, à travers quelques ornières bien contournées en définitive, grâce au trio Foufelle, Popovici, Santraud.

■ Christian Golfetto propose alors de fixer la date des prochains numéros, soit février, juin, octobre. Dans ce cas, il conviendra que l'équipe chargée de la publication ait terminé son travail les 15 janvier, 15 mai et 15 septembre. Il précise qu'un minimum de 2 ou, mieux, 3 bulletins par an s'impose si l'on ne veut pas voir disparaître l'association.

■ Jeanne-Marie Santraud émet quelques réserves quant à la fréquence de la publication. En revanche, elle croit savoir que, certains pays et certaines universités connaissant un regain d'intérêt pour Istrati, il serait bon d'utiliser le bulletin pour faire connaître l'état de leurs recherches. Ou'en est-il, par exemple, des universités possédant des archives Istrati, telles Nice et Aix?

■ Christian Golfetto répond qu'à

Aix la réalisation du film sur Istrati est en cours et qu'il passera sur France 3 dans l'émission de Bernard Rapp. Il ajoute la nouvelle d'une prochaine soutenance à Trieste: celle de la thèse de Katia Rotiroti sur Istrati.

Dominique Foufelle renouvelle son engagement d'assurer par la suite la rédaction technique des bulletins, la maquette étant toujours faite par des professionnels. Christian Golfetto assurera, de son côté, la photocopie et l'expédition. Si un nouveau retard se produisait dans la publication, la personne responsable devrait impérativement le signaler et passer le relais.

Questions et suggestions :

■ Zoé Guesnier restera en contact avec l'association aux activités de laquelle elle participera par des commentaires sur diverses expositions artistiques. Il conviendra d'inclure son nom sur la liste de diffusion des programmes du Centre Culturel Roumain.

■ Jeanne-Marie Santraud soulève la question des Cahiers en marquant le rôle déterminant de leur publication, dans le passé, pour le renom de l'association. Elle ne croit pas qu'une publication annuelle s'impose; elle verrait plutôt un numéro tous les deux, trois, même quatre ans, en fonction des possibilités.

Dans l'éventualité, il faudrait que les membres de l'association se mettent d'accord sur un

thème qui délimiterait un cadre précis d'investigation. Par ailleurs, elle se propose de consulter les universités, les chercheurs, les fichiers des thèses. Les Cahiers fourniraient aux chercheurs, et, point sur lequel elle insiste, aux jeunes chercheurs en particulier, tenus de publier le fruit de leurs études, l'occasion de se faire connaître tout en répondant à leurs engagements.

■ Christian Golfetto évoque l'aspect matériel de l'opération, à savoir les subventions que pareille entreprise nécessite. Selon lui, un Cahier pourrait ne comporter que 80 pages, au lieu de 100 ou 200.

Ion Stanica propose un thème de recherche: « *Istrati de Braïla à Tokyo via Paris* ».

■ Roger Grenier suggère d'opérer le recensement, par Internet, de tous les travaux sur Istrati achevés, ou en cours, sur le plan international.

■ Dominique Foufelle offre de se livrer à cette recherche dont elle communiquera les résultats à Jeanne-Marie Santraud.

■ Roland Lombard suggère, pour financer les Cahiers, de demander une participation financière aux auteurs, sous forme d'achat de numéros par exemple.

Jeanne-Marie Santraud, à titre tout à fait provisoire, retient comme thème d'un éventuel Cahier, « *La Réception contemporaine d'Istrati dans le monde* », titre qui recoupe d'ailleurs la proposition de Ion Stanica.

C'était notre doyenne

En hommage à Madeleine Marreau, Joël Devesnes (Agen) et Jacques Grégoire (Périgueux) ont bien voulu nous communiquer le texte qui suit.

Madeleine Marreau est née le 4 décembre 1906 à Pau, où son père, gendarme, était en garnison, mais le foyer familial est en Lot-et-Garonne, près d'Agen, et c'est là que, dès 1926, elle viendra vivre, jeune mariée, avec sa mère, son mari, Pierre Marreau, sous-chef de gare, et son frère aîné, Gérard Duvergé, instituteur à Agen et poète à ses heures (*La Dépêche du Midi*, journal laïque et indépendant, publiera ses premières œuvres). Madeleine Marreau vivra à Feugarolles, petit village de huit cents âmes, très dynamique, jusqu'en juillet 1996, dans une maison ancestrale bâtie par les arrière-grands-parents au début du XIX^e siècle. Uniquement dotée d'un certificat d'études et d'un diplôme de receveur des postes, elle travaille aux PTT de Feugarolles et, après le décès de sa mère, prendra la suite du magasin de primeurs-épicerie. Son enfance dans le Béarn, le frère poète, l'autorité paternelle, les grands-parents qui ont « fait la Commune de 71 », tout cela contribue à donner à Madeleine Marreau cette âme trempée où le rêve flotte dans ses yeux bleus, là où la volonté se lit sur son grand front lisse et calme. Elle se définit elle-même comme une « romanesque-libertaire ». Si la beauté, la poésie, l'amour de la vie doivent être absents de toute pensée idéologique, alors celle-ci ne vaut pas la peine d'être écoutée. On doit refuser, même, d'obéir.

Bien sûr, c'est la littérature sa première source d'émotions et de ferment à ses convictions : Hugo, Chateaubriand, Lamartine, Baudelaire, Romain Rolland sont ses livres d'adolescente et de prédilection. Son frère Gérard lui fait découvrir Coeurderoy, Barbusse, Istrati, en 1926-27. Pour Istrati, c'est la révélation ! Toute sa vie, elle restera fidèle à cette espèce d'exaltation sincère que le « vagabond » roumain exprime avec force dans ses œuvres, dans ses amitiés, dans son amour et son respect pour la vie. Toujours dans ces années 20 et 30, elle est séduite par « une certaine idée de l'anarchie ». Les idées des grands-parents sur la Commune ont marqué ses jeunes années et, pour elle, « le Pouvoir, l'Eglise et l'Armée ne sont que les trois faces d'une même gangrène qui ronge l'humanité. » Jules Vallès, Louise Michel, Proudhon, Kropotkine, Victor Serge ont sa sympathie. Plus tard, elle s'abonne au *Libertaire* et à *Terre des hommes*, pour les articles de Jospin (Robert, le père, qui fut un de nos adhérents les plus fidèles, NDLR) qu'elle sait un fervent d'Istrati. Pendant la deuxième guerre mondiale, son mari est réquisitionné pour le service du train. Alors, elle aide comme elle peut son frère qui est nommé chef de maquis du Sud-Ouest et cache des juifs et des résistants dans l'immense maison de Feugarolles. Hélas,



Madeleine Marreau et Joël Devesnes, fin 1995, à Feugarolles.

Gérard Duvergé est arrêté et fusillé à Agen en janvier 1944. Pour Madeleine, c'est le dernier rempart qui s'écroule et elle ne s'en remettra jamais complètement. En 1968, quand est créée l'association « Les Amis de Panaït Istrati », elle est une des premières à s'y inscrire. Après la mort de son mari, elle se retrouve seule au monde, avec juste une filleule qui s'occupera d'elle durant les douze derniers mois de sa vie. C'est en 1988 que nous avons pu la rencontrer, grâce à la publication des adresses des adhérents de la région dans le bulletin de juin. Nous avons été touchés et émus par la chaleur de son accueil, par son visage ouvert et souriant devant lequel tant de drames s'étaient déroulés. Sa culture étendue, sa mémoire prodigieuse, sa sensibilité et son sens inné de l'hospitalité et de la convivialité ont fait que nous avons passé près d'elle (et Maria Cogalniceanu s'en souvient) parmi les heures les plus douces. Au revoir, Madeleine. On t'aime bien.

Joël Devesnes et Jacques Grégoire
Madeleine Marreau est décédée le 28 juin 1997 à l'Hôpital St Esprit d'Agen. Son enterrement civil a eu lieu le 30 juin à Feugarolles, dans le caveau de ses parents, non loin de la tombe de son frère.

Panaït Istrati et l'édition roumaine

Ces inédits n'en sont pas pour ceux qui ont eu entre les mains l'édition bilingue de Kyra Kyralina, réalisée en 1994 par le Musée de Braila et la Maison Mémoriale Panaït Istrati, sous la direction de son directeur Zamfir Balan. Mais nous les pensons peu nombreux ! Aussi publions-nous ici ces lettres de l'écrivain à deux de ses éditeurs roumains. La traduction en est due à Carmen Turcan. Saluons ici sa performance, d'avoir retranscrits en français des bourdes commises dans une traduction du français en roumain !

*Sur le document dont je dispose, le nom du destinataire de la première lettre ne figure pas. Des recoupements m'incitent à croire qu'il s'agit de Jacob Rosenthal, avec lequel Istrati venait de fonder la maison d'édition « La Renaissance », où fut publié le livre *Passé et Avenir*, auquel il est fait allusion. Qu'on veuille bien me le faire savoir si je me trompe, et nous rectifierons dans le prochain bulletin. On trouvera des extraits de *Passé et Avenir* dans *Le pèlerin du cœur*, recueil de textes composé par Alexandre Talex, chez Gallimard. Dans la seconde lettre, Istrati revient sur un thème qui lui fut cher : le rôle de l'écrivain dans la société. Il s'y montre en outre très avisé en stratégie éditoriale, stratégie dont le but principal est d'offrir des ouvrages de qualité à l'ensemble des lecteurs, y compris, et surtout, les plus démunis. La « leçon » reste toujours d'actualité !*

D.F.

Panaît Istrati et l'édition roumaine

Nice, le 15 avril 1925

Cher ami,

Il est inutile de réfléchir à un traducteur, tant pour le version de Oncle Anghel, que pour tout ce qui va suivre. Je te le dis une fois pour toutes : j'ai pris la décision de traduire moi-même mon œuvre dans ma langue maternelle. Et pour que mes lecteurs sachent eux aussi pourquoi je me suis chargé de cette tâche supplémentaire, je te prie de publier cette lettre en introduction du volume *Passé et Avenir*.

J'ai pris la décision de me traduire moi-même en roumain avant tout parce que je suis, et j'y tiens, un écrivain roumain. J'y tiens, non parce qu'on m'a contesté ce droit - (et il m'a été contesté par des gens qui n'en avaient pas la compétence) - mais parce que ma sensibilité, qui s'exprime aujourd'hui en français par un hasard extraordinaire, jaillit d'une source roumaine. Avant d'être un « *prosateur français contemporain* », comme on le dit sur la couverture de la collection Rieder, je fus un prosateur roumain de naissance. S'il est vrai que jadis, je n'ai rien réalisé qui me donne le droit de figurer au nombre des prosateurs roumains, la raison doit en être cherchée ailleurs que dans mon manque de bonne volonté ou de dons artistiques. Mes dons artistiques et ma bonne volonté, on peut en trouver les preuves dans mon histoire. Et on peut en outre prouver : la réserve que je me suis imposée. N'ai-je pas bien agi en ne me cramponnant pas aux basques d'un potentat de nos lettres, et en ne voulant pas m'accrocher au chariot politico-littéraire de quiconque ? Je laisse les gens de bonne foi en juger.



Hanul lui Manuc, caravansérail dans la cour duquel on peut encore siroter un café (ou autre), où l'on peut dîner, ou encore dormir dans une des chambres qui ouvrent sur les balcons.

A ces gens-là - les seuls auxquels je m'adresse dans toute mon œuvre, - je leur dirai que la plupart de mes héros sont roumains, ou de Roumanie, - (ce qui pour moi est la même chose), - que ces héros ont pensé et parlé - durant de longues années dans mon âme, - en roumain, aussi universelle que, reproduite dans l'art, leur sensibilité paraisse. Je dirai encore aux gens de bien, que de toutes les contrées baignées par la lumière de mes yeux, celles qui se sont imprimées dans mon âme quand je tenais encore la main de ma mère, me sont les plus chères, et que seul un « exilé » comme moi saura les regretter et caresser leur souvenir, comme je le sais à présent en vivant à travers les souvenirs. Voici quelques raisons qui, ajoutées à mon audace d'écrire en roumain, ainsi qu'au nombre de mes lecteurs en Roumanie, me donent le droit d'être un écrivain roumain, en dépit des tollés des « critiques » roumains.

J'aurais pu vivre sans traduire seul mon œuvre, et en laissant aux autres le soin de traduire mes ouvrages en français, comme j'avais commencé à le faire l'an passé. Et même, humainement parlant, on ne pouvait m'en demander plus, car ce n'est pas une bagatelle de garder son champ d'action à Paris, où les victoires se consomment en un instant, comme les papillons à la flamme d'une bougie, tout en répliquant à la prose du bord de la Dambovitza, où tant de gens vous attendent le gourdin en l'air.

La douloureuse expérience de *Kyra* m'a enlevé le droit au repos, et m'a ouvert les yeux sur un fait symptomatique chez nous : le manque de sérieux qui est l'apanage du Roumain.

Tricheur en politique, tricheur en gérance, le Roumain est tricheur en art même. Que ça aille ou non, on avance ! Qu'il soit honteux et malhonnête de saboter le travail d'un homme en s'engageant dans une tâche au-dessus de ses compétences, cette question d'honneur professionnel et de dignité humaine n'a pas tourmenté un seul instant la conscience du journaliste espiègle, homme de lettres de bas étage et ravaudeur qui a massacré *Kyra*

Ne parlons pas de style ou d'intuition littéraire, que le lecteur roumain chercherait en vain dans *Kyra trahie* en roumain, mais de l'inculture complète, de l'ignorance absolue de la langue française comme de celle dans laquelle il a balbutié dès l'enfance et qu'il a apprise au lycée, de mon ahuri de traducteur. Et pour qu'on ne m'accuse pas de passion, voici quelques spécimens de bêtises littéraires, glanées à la hâte après les premières corrections arrivées à Masevaux, et que je tiens à la disposition du lecteur incrédule.

(Ici vient le tableau le tableau comparatif que nous avons placé en bas de page - NDLR)

Enfin, pas la peine d'en rajouter. Un homme qui ne sait pas que «peintre en bâtiment» signifie «peintre en bâtiment» et qui confond «maison» et «bateau»; qu'une personne blessée au visage se regarde dans une glace et non dans une boule de glace; qu'attiser n'est pas apaiser, et qu'un nez rabattu n'est pas un «petit nez retroussé» mais aquilin... - un tel homme, au lieu de traduire des écrits français, ferait beaucoup mieux d'apprendre un métier modeste, de se rendre utile à la société en travaillant le bois, le fer, la pierre, ou, s'il manque de capacités même pour ces métiers, qu'il se fasse porteur ou sacristain, ou reporter en actualité criminelle, s'il tient absolument à s'occuper de... l'alphabet.

Mais en aucun cas, il n'est permis à cette sorte d'«homme de lettres» de se moquer de ce qui ne fut jamais sacré pour lui, puis de se réfugier derrière l'anonymat en laissant le lecteur croire que son incompetence et son manque de sérieux sont le fait d'un autre.

Car c'est ainsi qu'a paru *Kyra* en roumain, sans mention du nom du traducteur. On peut donc croire que j'ai fait la traduction moi-même, ou - pire encore - que je l'ai écrite de cette façon en roumain. Dans un cas comme dans l'autre, les bêtises du ravaudeur anonyme retombent toutes sur ma pauvre tête. Et Dieu qu'il y en a, des bêtises de ce genre!

Mais, autant que je me sois démené pour les éliminer, je n'y suis parvenu que partiellement. Il aurait fallu refaire toute la traduction, toute, du début à la fin. Et je l'aurais fait, mais c'était trop tard. J'ai dû me résigner, et j'avoue que je me suis résigné dans l'idée de demander publiquement des comptes aux traducteurs de cette espèce, dont j'attendais juste qu'ils contresignent, ne serait-ce que de leurs initiales, témoignage de leur forfait. Mais ils ont été plus prudents.

C'est ainsi qu'a pu paraître dans la traduction roumaine de ma *Kyra*:

« Les invités se jetèrent sur les deux fenêtres »

« Je ne rouspétai pas un iota »

« On nous servait les repas même dans nos chambres »

« Je me suis assis sur une chaise vide »

« Elles me battirent à l'arrière, puis elles m'embrassèrent »

« Fille de putain! » à la place de l'approprié et si roumain « fille de libertine »

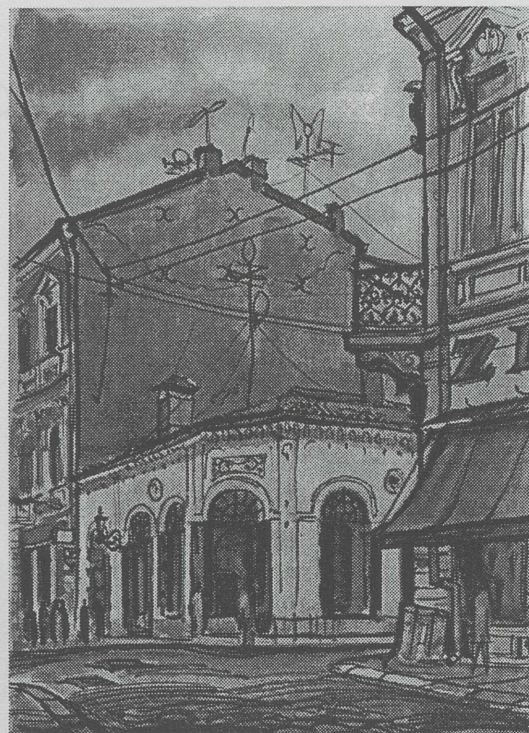
Je m'arrête là.

Je ne sais pas, je ne peux pas savoir et donc, je ne veux pas savoir - comment ont été traduits mes écrits dans d'autres pays. Mais en Roumanie ?! Comment pourrais-je tolérer que mes héros qui ont vécu, pensé et parlé en roumain, le véritable roumain - comme l'oncle Anghel par exemple, - soient présentés aux Roumains parlant une langue bizarre et stupide, qui n'est même pas du charabia ?

Comment pourrais-je, moi, supporter une telle honte ? Comment tolérerais-je une telle humiliation ?

Voilà pourquoi, comme je le disais, il est superflu de chercher un quelconque traducteur pour une version roumaine de mes écrits.

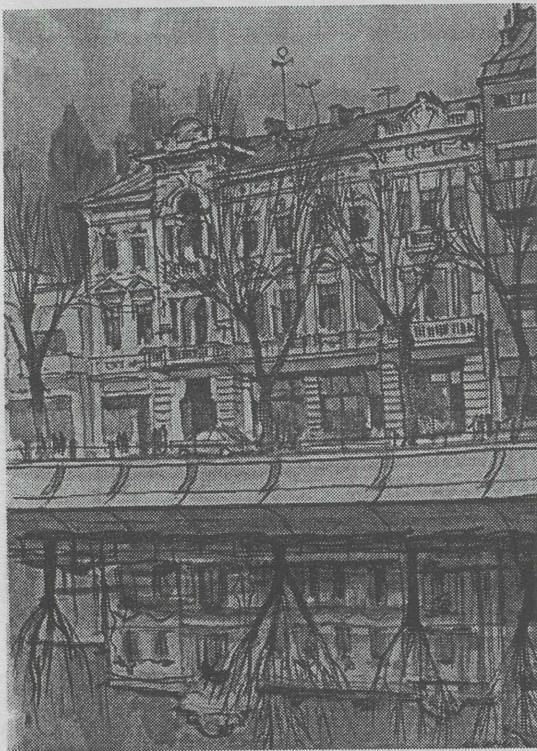
Cette charge, je dois - j'y suis tenu - la prendre sur moi.



Cafeneau a Veche. La maison basse est un café (au sens strict, car c'est à peu près tout ce qu'on y sert), où l'on peut s'adonner aux joies du jacquet.

Texte français	Traduit en roumain	Au lieu de
sacrements	<i>merveilles</i>	(st.) mystères
absoudre	<i>pardonner</i>	déléguer
aller à pied	<i>marcher sur les pieds</i>	aller à pied
oraisons	<i>discours</i>	oraisons
des crieurs	<i>des tapageurs</i>	invités de la noce
nuptiaux	<i>invités de la noce</i>	
tailis	<i>clairière</i>	tailis
peintre en bâtiment	<i>teinturier de bateau</i>	peintre en bâtiment
la glace à la main	<i>le glaçon à la main</i>	le miroir à la main
attiser	<i>apaiser</i>	attiser (exactement le contraire)
nez rabattu	<i>petit nez retroussé</i>	nez rabattu (exactement le contraire)
le bout de la chevelure	<i>le sommet de la tête</i>	la mèche de cheveux
revers	<i>la cache</i>	(lait battu!)

Panaït Istrati et l'édition roumaine



Les bords de la Dîmbovita, le modeste fleuve de Bucarest (qui n'est pas, contrairement à ce qu'affirme le « Trivial Pursuit », traversé par le Danube !).

Bucarest, le 10 septembre 1934,

Estimé Monsieur Hertz,

Tu me demandes « un livre pour la collection à 15 lei ». J'en suis très flatté. Tu m'offres ainsi l'occasion de prouver - comme on dit - ce que vaut le bonhomme. Car, je le dis sans ironie, ce n'est pas une plaisanterie d'être évalué par la masse des lecteurs des lecteurs de la Collection à 15 lei. Cette masse (le cas de Petru Bellu en est une preuve), s'étale comme un océan, plus de soixante-dix mille âmes, mais qui pourrait bien atteindre les cent mille dans un an.

Je l'avoue, l'effet produit par *La parole est à la défense*⁽¹⁾ a suscité en moi un cas de conscience propre aux écrivains : je me demande si, d'une certaine façon, le moment n'est pas venu pour l'écrivain des temps nouveaux de se rendre clairement compte de la voie sur laquelle il s'engage en pénétrant dans le domaine des lettres, et de reconnaître honnêtement que, même si jusqu'à aujourd'hui, seule la littérature à scandale a su gagner le cœur des humbles, ce n'est aucunement leur faute, mais la sienne, à lui, l'écrivain « distingué ». C'est lui qui n'a su que trop rarement se faire comprendre de ces gens simples et mal préparés, en se bornant le plus souvent à déclamer des subtilités stylistiques surannées, accessibles à quelques centaines de lecteurs « esthètes » comme lui-même, pendant que les hommes sincères du peuple « d'en bas », assoiffés d'émotions littéraires et sentimentales, étaient la proie des forbans du porte-plume, de ceux qui exploitent les plus ardentes sensations humaines, comme aujourd'hui les stupides magnats de l'art cinématographique.

Aussi, j'accepte avec plaisir d'être édité dans la Collection à 15 lei, et je suis honoré que tu penses à *Kyra Kyralina*, mais j'ajoute aussitôt que ton audace va loin, car tu me dis : « Je veux imprimer d'un seul coup trente-cinq mille exemplaires ».

Trente-cinq mille exemplaires, d'un livre vendu et bien vendu, seul Ferenczi a cette audace en France, qui m'a ait l'honneur de m'acheter cinq titres jusqu'à ce jour⁽²⁾. Mais pour cette collection populaire, Ferenczi dispose d'un marché qui s'étend jusqu'aux limites de la diffusion française, c'est-à-dire la terre entière, tandis que toi, « d'entre Nistru et Tisa », tu peux te ruiner cent mille fois avec ce tirage extravagant.

Certes, *Kyra*, dans toutes les langues où elle a été traduite, s'est placée en tête de tous mes ouvrages, y compris en français. De tout ce que j'ai écrit, elle est l'histoire qui a remporté tous les suffrages et touché tous les cœurs.

Domage que, précisément dans mon pays, elle n'ait absolument pas eu la chance de refléter l'original. Divisée en trois parties et mise entre les mains de trois incapables, *Kyra* a non seulement paru estropiée du point de vue de la forme et du style, qui donnaient toute sa valeur au texte français, mais encore, elle a été traduite dans un roumain où fourmillaient les perles du genre : « Les invités se jetèrent sur les deux fenêtres » ; « Je ne rouspétai pas un iota » ; « Je me suis assis sur une chaise vide » ; « Ils me battirent l'arrière ». Et si je n'étais pas intervenu à la hâte et à la dernière minute, les monstruosité que j'ai relevées à cette époque dans *Passé et Avenir* auraient paru encore. Je te remémore ici quelques preuves des mutilations commises sur les langues étrangères et roumaine : « marcher sur les pieds », au lieu de « aller à pied » ; « apaiser », au lieu de « attiser » (exactement le contraire) ; « teinturier de bateau », au lieu de « peintre en bâtiment » : « le glaçon à la main », au lieu de « la glace à la main » ; « le petit nez retroussé », au lieu de « nez rabattu » (exactement le contraire). C'est toi qui m'offres maintenant l'occasion de réparer ce tort.

Kyra Kyralina est la première de mes œuvres et pour moi, elle reste la plus chère. Je vais te donner d'elle, non une traduction, mais une version roumaine,

où je vais tenter une véritable récréation. En outre, j'ai une raison supplémentaire, d'ordre sentimental, qui a plaidé en faveur de la peine que je veux me donner: cette année 1934, qui est celle de mes 50 ans, est aussi celle des 10 ans de la parution en français de ma *Kyra*. Et peut-être qu'aujourd'hui, nous pleurons ensemble sur les ruines des aspirations qui nous furent également chères hier.

Il est donc juste que nous paraissions dans le monde les plus heureux et les plus présentables possible, avec l'air de rire d'avoir pris une petite revanche sur le passé.

Et puisque nous sommes sur ce chapitre, c'est le moment de te redire que tu ne ferais pas mal, après l'édition ordinaire de *Kyra*, de bien vouloir sortir pour le public de bon goût une autre édition, de luxe, sans que le prix de cette édition ne dépasse celui auquel on vend aujourd'hui presque tous les livres des autres éditeurs, dans leurs éditions courantes, soit 60 à 80 lei. Il y a beaucoup de gens de condition modeste, des intellectuels cependant, aimant les livres joliment imprimés, qui éprouvent une répulsion à chaque fois qu'ils sont obligés de lire un ouvrage de valeur mal imprimé. Ils ne conservent pas un tel livre dans leur modeste bibliothèque.

C'est à eux que tu dois l'édition de luxe qui plaise à tout bibliophile. Ainsi, en satisfaisant, d'un côté la masse des lecteurs pauvres par l'intermédiaire de la Collection à 15 lei, de l'autre l'élite intellectuelle par l'édition de luxe, tu serais le seul éditeur qui parviendrait à offrir le même bon livre à la communauté entière des lecteurs, donnant à chacun la possibilité de faire le choix qui lui convient.

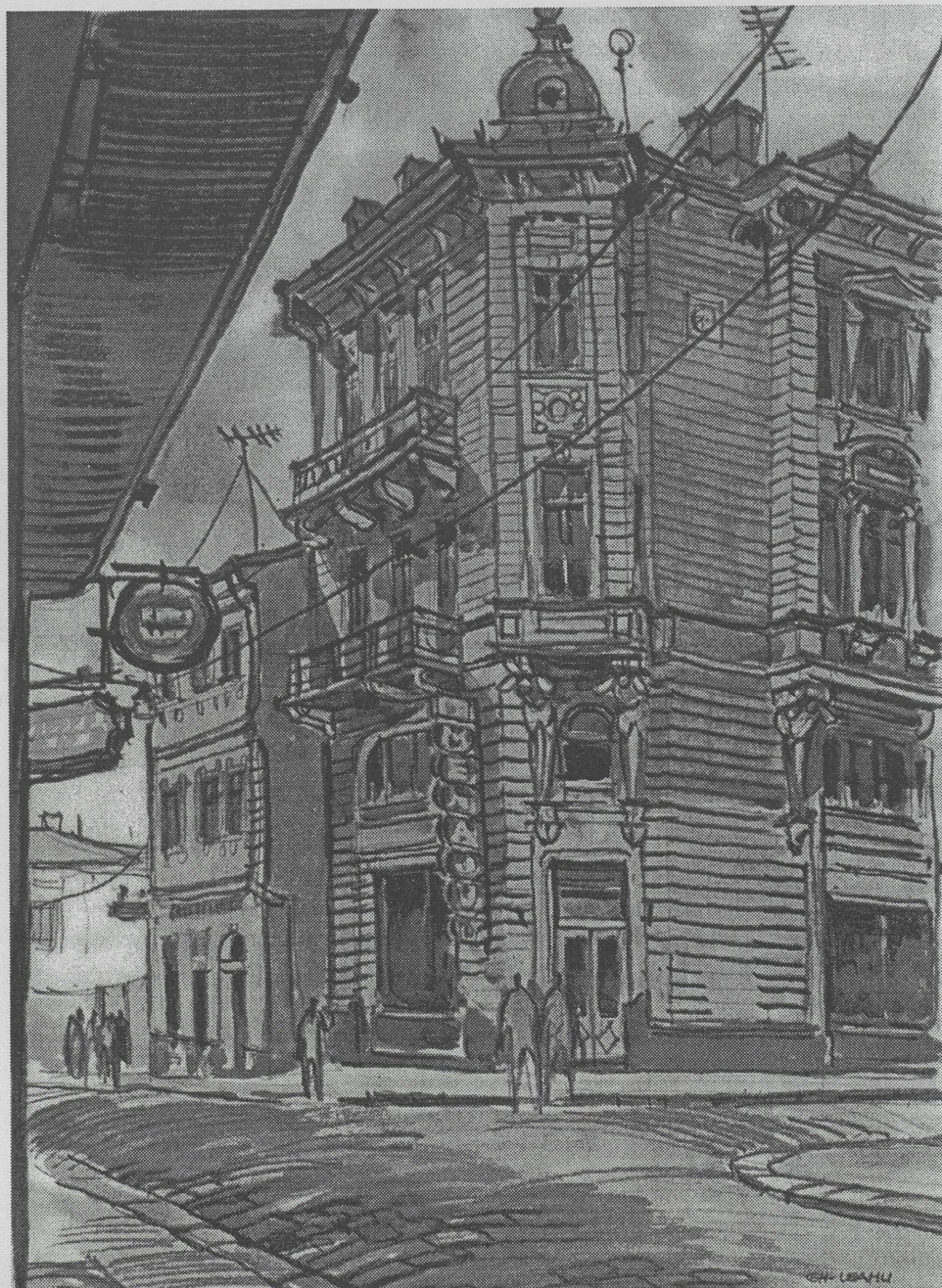
Sur ce, je te souhaite succès et santé.

Panaït Istrati

1 - On trouvera la préface de Panaït Istrati à ce roman de Bellu dans le recueil conçu par Daniel Lerault, *Le Vagabond du monde* (éd. Plein Chant, 1991).

2 - La collection «Le livre moderne illustré», vendu 3,50 F en 1933 (et 6 F en 1934!), était en effet un modèle d'édition populaire de qualité.

On en trouve encore relativement aisément des exemplaires aujourd'hui.



Croisement des rues Smîrdan et Mandinesti. La maison d'angle est particulièrement typique de l'architecture locale.

Lettres de Roumanie

Panaït Istrati ou la Beauté et la Vérité sans frontières

Certains constats (et qu'importe si l'on y voit des truismes ?) s'imposent à la lecture d'Istrati :

1. Panaït Istrati fut une âme géante un rêveur en quête de l'infini cosmique. « J'aime l'art uniquement quand il a la grandeur des étoiles », disait-il.

2. Les conceptions esthétiques de Panaït Istrati s'affirment à travers les aphorismes dont son oeuvre est parsemée. Dans sa conférence intitulée « Les arts et l'humanité contemporaine », véritable profession de foi, il place la beauté artistique sur un imposant piédestal en déclarant : « Je ne saurais expliquer pourquoi j'ai toujours conçu la beauté artistique comme une divinité apte à rendre les humains meilleurs et à civiliser le monde. »

La beauté à ses divers degrés, de la grâce au sublime, est considérée comme « un bien éternel de la vie ». « Personne ne la possède, aucune tyrannie ne peut l'étouffer. On peut la retrouver dans les âmes les plus humbles. »

3. Selon Istrati, il y a une voie conduisant à la beauté, des circonstances favorables à sa manifestation, une manière d'en tirer parti. Chez lui, le sentiment du bien et du beau est bien plus puissant que celui du mal et du laid, toujours inhérents à la nature humaine : « La beauté et le sentiment de la beauté », écrivait-il, « sont les fondements de la vie. »

Les matérialistes et les rationalistes n'en seraient pas d'accord,

Maria Cogalniceanu, à laquelle l'association adresse ses vifs remerciements, nous parle. Elle nous livre les émotions qu'elle a éprouvées à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation de la Maison Mémoirelle « Panaït Istrati » de Braila (1994).



Croisement de la rue Lipskani (nom du quartier) et de l'avenue Victoriei, deux artères fréquentées, entre autres pour la présence du grand magasin Victoria.

mais, même en cette fin de XX^e siècle, une minorité de non-pragmatistes souscrit encore à ce point de vue. Beauté et vérité ont visage humain chez Istrati : on pense à Adrien Zograffi, à Kyra Kyralina, à Michail, à Nerrantsoula, à d'autres encore.

4. L'humanité « belle » est un concept istratien, par opposition à l'humanité défigurée, pauvre spirituellement, égoïste et cynique. C'est de pareille humanité que rêvait Istrati.

5. Quand la Vérité est immaculée et authentique, quand la Beauté est vraie, les frontières n'existent

plus. Les notions de Vérité et de Beauté ont d'ailleurs toujours transgressé les frontières car leur appartenance est universelle : d'Aristophane à Shakespeare, de Dante Alighieri à Eugen Ionesco et Constantin Noica, de Panaït Istrati à André Gide et Soljenitsine. *Vers l'autre flamme* reste un livre sans frontières, comme le sont les autres oeuvres de Panaït Istrati : contenant des vérités universelles, elles sont traduites dans toutes les langues du monde.

L'auteur de *Pour avoir aimé la terre* est citoyen du monde car son idéal de beauté, de vérité et

Voici ce que Mermoz écrivait de Valence, le 6 octobre 1975:

« Tenez-moi au courant des progrès braillois pour la consécration. de Panaït. Vous avez déjà beaucoup fait. J'ai créé la « Fondation Panaït Istrati » pour essayer de faire éditer en France sa correspondance, les inédits nombreux. Les « Amis de Panaït Istrati » viennent de me confier la Présidence de cette association (créée il y a 8 ans déjà par M. Raydon). Je suis en train de préparer le no. 19 du bulletin de l'association.

Talex m'a promis sa collaboration. Voulez-vous également nous aider. Vous serez en quelque sorte notre correspondant permanent de l'association à Braïla. Voulez-vous ?

Personnellement je serais très honoré de notre collaboration.

Je l'espère.

Un premier travail serait de retrouver à Braïla (ou dans les environs) les personnes, encore vivantes ayant connu Panaït à Braïla. Recenser la parenté, les enfants de l'oncle Anghel, de l'oncle Dlimi, les cousins, les logeurs ou hôteliers, les vieux syndicalistes etc... C'est un travail de longue haleine. Faire raconter à ces gens leur contact avec Istrati, le consigner par écrit.

Un deuxième travail consisterait à dresser l'inventaire des demeures ou domiciles successifs de Panaït à Braïla, avec les dates d'occupation.

Un troisième travail, recherchez les écrits, la correspondance envoyée par Panaït à des gens de Braïla. Presque tout a été dispersé, perdu, mais avec une patiente recherche on peut espérer retrouver des miettes. Encore faut-il quelqu'un là-bas pour l'entreprendre ! Je sais, vous avez votre travail de professeur, vos soucis familiaux, mais c'est avec espoir que j'attends une réponse positive.

Mes chers amis, dites-moi si vous avez besoin de quelque chose de France, des livres par exemple. C'est avec une grande joie que j'essayerai de vous faire plaisir. Avec mon bon souvenir »

Mermoz

de liberté est, sur notre planète Terre, conforme aux aspirations des esprits nobles.

Ces notions, ainsi que le désir de servir l'œuvre de Panaït Istrati, ont présidé à la naissance de l'association française « Les Amis de Panaït Istrati ». Adhérant aux vérités de l'œuvre istratienne et dans le but de réhabiliter en France Istrati dont le renom, longtemps après sa mort, a souffert des attaques d'Henri Barbusse, Marcel Mermoz, président de la Fondation et de l'Association Panaït Istrati, nous adressait en 1975 une lettre dans laquelle,

par delà les frontières, il cherchait à rassembler des témoignages sur Istrati.

Voici, en complément des remarques ci-dessus, deux lettres que j'ai reçues de Marcel Mermoz et d'Alexandre Talex, eux-mêmes représentants de cette « humanité belle », telle que l'imaginait Istrati.

Marcel Mermoz a atteint le but qu'il s'était assigné envers celui qui n'était pour lui « pas un dieu, mais le camarade, l'ami qui pensait comme moi ». Avec Istrati, il a connu l'ivresse née des rencontres formatrices.

Une grande partie des espérances de Mermoz se sont réalisées, mais, à notre avis, il y a encore des Braillois qui ont connu l'auteur des *Chardons du Baragan* et pourraient apporter des témoignages. Autre suggestion : les archives sonores de Braïla pourraient s'enrichir du témoignage de Ristu Dumitriu, photographe, âgé de 70 ans, qui (selon le docteur Popa) posséderait des meubles ayant appartenu à Istrati. Il habite rue Mihai Bravu, dans l'ancienne maison de Panaït. Nous pensons qu'il est un des rares contemporains susceptibles d'apporter sa contribution à un chapitre de l'histoire littéraire éventuellement consacré à Istrati.

Par ailleurs une inscription commémorative pourrait figurer sur l'ancienne demeure de Kir Leonida, 1, rue Malului.

Les plaques commémoratives ne peuvent évidemment pas se substituer à l'œuvre qui doit être publiée dans son intégralité en édition critique, laquelle se trouve pour l'instant épuisée. Néanmoins, les lieux liés au souvenir des écrivains nationaux (dont l'œuvre atteint à l'universalité) devraient être pieusement préservés, car ils sont autant de points de repère et contribuent à sauver ces écrivains de l'oubli.

Mermoz est mort en 1982, sans avoir assisté, lors du centenaire de la naissance d'Istrati, aux manifestations qui eurent lieu en France, en Grèce, en Roumanie.

Alexandre Talex, personnification de l'ami idéal qui voyait en Istrati un des « pôles de son âme » a, lui, été témoin de la reconnaissance, au plan international, de l'œuvre istratienne, œuvre marquée, au-delà des frontières, par l'aspiration à la Vérité et à la Beauté.

Lettres de Roumanie

On trouvera ici, en date du 17 avril 1984, du 29 avril 1984, du 4 mai 1984 et du 10 décembre 1984, quelques lignes de la correspondance qu'Alexandre Talex m'a adressée l'année du centenaire Istrati :

Valence, le 17 avril 1984

Chère Amie, je t'envoie de la ville de Mermoz des chaleureuses salutations de la part de Mme Istrati et de moi-même. Les deux journées dédiées à Panaït ont été un triomphe.

La semaine prochaine nous partons pour Nice et à la fin du mois nous regagnerons Paris. Le 3 mai il y a la cérémonie à l'UNESCO et le 9 mai le colloque à Sorbonne III. Pardonne-moi si je ne t'ai pas écrit jusqu'à présent. Je suis fatigué, étourdi, j'ai la tête ailleurs. A Paris, je pourrais reprendre la correspondance normalement. Nous vous embrassons bien affectueusement,

Al. Talex

Le 29 avril 1984

Chers Amis,
Aujourd'hui nous quittons Nice pour Paris après 6 jours passés ici. Le colloque a été intéressant et tout le monde l'a apprécié.

Marga Istrati va bien et vous embrasse affectueusement. Je me suis promené sur la Promenade des Anglais, parfois comme accompagné par Panaït dont le présence réchauffait le vague de mon âme; peut être parce que je vous ai sentie à nos côtés en bonne compagnie.

Affectueusement, Al. Talex

Athènes, le 10 décembre 1984

Chers Amis,
Nous voici depuis deux jours dans la capitale de la Grèce, assaillis par des journalistes, des reporters de radio et de télévision. La ville est pleine d'affiches Istrati. Les festivités sont une réussite, ce qui nous réjouit énormément. Ce soir, il y a l'ouverture dans la salle de l'Opéra avec les officiels. Le 16 décembre, nous allons à Farentu (ΐ) pour deux jours. J'espère obtenir des données inédites sur le père de Panaït.

Je vous embrasse affectueusement,

Al. Talex

La même année a été inaugurée au pays natal de Panaït Istrati la Maison mémoriale de Braïla. Panaït Istrati avait raison quand il écrivait à François Mauriac que la Vérité est «quelqu'un qui est tou-

jours vivant». Cette Vérité a fini par se frayer un chemin dans notre pays également puisque nous voilà libres d'en aborder le thème.

Maria Cogalniceanu

Le passage Villacrosse, qui nous fait bien comprendre pourquoi Bucarest fut appelé «Le petit Paris».



Paris, le 4 mai

De retour à Paris pour la cérémonie à l'UNESCO et le colloque à la Sorbonne Nouvelle, nos pensées s'envolent vers vous pour partager la joie de ce que le Centenaire a dépassé en bien toutes nos attentes. Je suis heureux, ce que j'ai vécu me donne le réconfort nécessaire pour mener à bon terme ce que j'ai encore comme projet istratien. Je pense à l'année où je t'ai rencontrée dans la ville natale de Panaït, quand je t'ai découverte partageant mes aspirations, cœur brûlant qui soulage ma solitude...

Je t'en remercie! Et je t'embrasse avec toute mon affection. Je salue en même temps avec la même constante affection l'âme brave qui est à tes côtés, affectueuse, loyale, infatigable. Ton compagnon de vie, à qui je souhaite le meilleur, l'assurant de ma fraternité! Je vous embrasse tous les deux,

Al. Talex

PS. Tu es un des pôles de mon âme, l'autre étant Panaït.

Nathaniel, William, Panaït et les autres... (dont on ne parlera pas ici)

Jeanne-Marie Santraud poursuit ici sa réflexion sur les personnages féminins de la littérature, thème d'une série de conférences qu'elle donna à la Sorbonne, dont elle est professeur émérite, thème qui nous est cher, et pour lequel l'œuvre d'Istrati offre une riche matière.

Ces réflexions me viennent suite à une intervention à Evansville, University of Southern Indiana.

La conférence avait pour objet de replacer dans leur contexte biblique et puritain certaines héroïnes des romans de Nathaniel Hawthorne et de William Faulkner: Hester Prynne dans *La Lettre écarlate* de Hawthorne, Addie dans *Tandis que j'agonise*, Temple dans *Sanctuaire* et *Requiem* pour une nonne.

Je n'ai pas l'intention de me livrer à une étude comparative. J'aimerais en revanche marquer, une fois encore, la constante de l'imagination créatrice: elle engendre des êtres qui sont le produit tout à la fois de ses révolutions et de ses attirances.

D'abord, quelques citations: «... visages omnivores, insatiables, toujours insatisfaits» (*Requiem pour une nonne*); - «Elle vivra toujours,/ Sur les grèves/ De ces îles roses,/ Toujours indocile,/ Toujours indomptable...» (Présentation de *Nerrantsoula*, Apostolis Monastirioty); - «Vous n'avez qu'à choisir parmi tous ces visages lequel était le sien - non pas aurait pu être, mais était, si vaste, si infinie dans sa capacité est l'imagination de l'homme quand il faut disperser,

brûler le résidu des faits, des probabilités, pour ne laisser que la vérité et le rêve - puis le départ. Vous voilà de nouveau sous le brûlant soleil de midi...» (*Requiem pour une nonne*); - «Une orpheline... Venue depuis une année, Dieu sait d'où... Qui s'était toujours refusée à dire son nom» (*Nerrantsoula*); - «Mon vrai nom! Mon vrai nom! Je n'ai pas de vrai nom» (ibid.); - «Visage de Lilith, perdu, insatiable, attirant la substance - la volonté, l'espoir, le rêve et l'imagination - de tous les hommes... attirés dans ce piège, ce filet lumineux et fragile; pas même pour y être pris, attrapés par un seul jet, un simple coup adroit, mais attirés pour regarder patiemment le tissage même des fils d'or étrangleurs» (*Requiem pour une nonne*); - «Le temps d'une seconde, j'eus l'idée de fuir, de ne plus jamais la voir, mais l'ordre du destin est impitoyable et je me soumis, comme si deux mains caressantes m'eussent poussé: va, va vers celle qui t'appelle» (*Nerrantsoula*).

Ces extraits témoignent de la perplexité apeurée de l'homme en présence de la sirène. Fasciné, frustré, étranglé dans les rêts d'or, il doit s'accrocher à la dure réa-

lité du mâle pour ne pas succomber à la mortelle séduction de ce «visage de Lilith» (Faulkner), - Lilith dont l'Alphabet de ben Sirah nous apprend que, première femme d'Adam, elle s'insurgea contre le pouvoir de l'homme (lequel, par tempérament, n'est pas égalitaire) et contre celui du Seigneur. Lilith n'acceptait pas l'état d'infériorité auquel elle était condamnée; consciente de ses propres capacités, elle voulait en somme un compagnon qui fût, Liliana Somfalean le rappelle, «barbatt à sa mesure» (*Tsatsa Minnka*). Chez Hawthorne comme chez Faulkner, la femme, à l'exemple de Lilith, proteste et se révolte contre un ordre. Tant pis si, du même coup, elle se condamne à la solitude et à l'opprobre. Hester Prynne refuse d'être l'Antigone de son vieux mari et prend un amant; Addie, commet avec cynisme le péché d'adultère; Temple, par curiosité (on lui a parlé du mal et elle veut en affronter le visage) devient la pensionnaire volontaire du bordel de Memphis. Chez Istrati également, la femme est rebelle et se soucie médiocrement des principes. La mère de Kyra refuse une existence banale et fade pour se livrer, sans restriction, aux impulsions érotiques; Nerrantsoula, au mépris de l'opinion publique, livre sa jeunesse à la Fosse: «... je fais ce qui me plaît et rien de ce qui me dégoûte»; Minnka, lasse des mesquineries de Sima, affirme sa volonté propre

Regards

(«Et si tu t'y opposais, mon pauvre, cela reviendrait au même»), affichant librement ses amours illicites dans les fêtes au cœur des marais. On trouverait d'autres correspondances.

En résumé, chez les deux écrivains américains considérés, mais aussi chez Istrati, la femme incarne ce qui, dans l'être humain, est révolte ouverte et spontanée contre un code imposé.

Elle incarne aussi l'ardeur du désir et le déchaînement de la passion. C'est alors par elle que le scandale arrive. Or, voilà bien l'achoppement: malheur à celui par lequel arrive le scandale, mais, nous le savons tous, il faut que le scandale arrive (Voir Matthieu, 18/6 - 12). Par leur refus de composer, les héroïnes américaines, mais aussi les héroïnes istratiennes, témoignent de ce précepte. Elles n'en ont pas fini de tourmenter la conscience de l'Éternel Masculin.

Nous sommes avec elles en présence de personnages «sataniques», dans la mesure où Satan, dont l'esprit malin hante les forêts, est celui qui accuse et qui s'oppose. Chez Hawthorne, chez Faulkner, chez Istrati, les couples illicites se rencontrent dans les bois: «...les deux couples passèrent une demi-heure de songeries, dans une clairière voisine» (*Tsatsa Minnka*). Notons à ce propos que si, pour un Américain, fût-il de Nouvelle-Angleterre ou du Sud, des forêts avoisinant Boston ou des rives du Mississippi, se rendre à la clairière est commercer avec le Diable, il en est de même sous les chênes de Brocéliande, mais aussi, et c'est le point que je souhaite marquer, dans les saules du Danube. On peut pousser l'analogie. Hester,

la réprouvée, ressemble à une beauté orientale; Temple a des boucles rousses, une chevelure de flamme; les deux Kyras ont des cheveux d'or. La femme apparaît ainsi nimbée de soleil. D'ailleurs, Istrati en a le sentiment: «La femme est tel le soleil qui brûle». Elle est Méridienne, fille de Midi: «Les deux hommes restaient assis, chacun gardant sur ses genoux la tête de son amie, qui sommeillait, allongée, face au soleil couchant (*Tsatsa Minnka*). C'est moi qui souligne).

Si Minnka, ni, d'ailleurs, la mère de Kyra, ne sont, contrairement à la Temple de Sanctuaire, des personnages pervers, volontairement fauteurs de mal, provocants, aguichants et canailles, elles témoignent pourtant au sein de la communauté qui les condamne, comme elle a condamné Hester ou Addie, de leur mépris à l'égard des hypocrites et des bigots: «Minnka se cabra, blême, vit Sima, comprit et, au moment où une nouvelle huée éclatait, elle enroula du bras droit le cou de son amant».

Hester, Addie, Minnka sont des arrogantes et des insolentes. En fait, ce sont des indomptables. La tradition judéo-chrétienne dont elles sont issues s'acharne néanmoins à préserver, pour sa sécurité et son réconfort moral, un mythe de la femme pure de toute souillure. Adam a besoin d'être rassuré et son point de vue (Lilith le lui a reproché) n'est pas égalitaire: il veut avoir pour compagne une Eve à la fois soumise et sans tache. Si Eve trompe son attente, il réagit de manière punitive. Au sens littéral ou au sens symbolique, il la traîne au pilori car l'iniquité doit s'étaler au grand

jour. Ce sera le destin de Hester exposée aux regards de tous, comme celui de Minnka à laquelle on passe les menottes: «Déshabille-la, en pleine rue et en plein jour, mets-la nue et fouette-la» (*Tsatsa Minnka*). La démarche, dans un cas comme dans l'autre, est inutile. Du haut du pilori qui lui offre un nouveau «point de vue», Hester juge ses inquisiteurs et ceux qui l'ont condamnée: les anciens et la racaille. Une fois libérée, Minnka, accompagnée de son amant, s'avance sous les brocards, la démarche fière. Adam, on le voit, n'a aucun moyen de se protéger de l'impudence de Lilith. La conclusion appartient à Istrati «Eh bien, mon vieux, elle en a du culot, ta garce!»

C'est qu'avec stupéfaction, l'homme se rend compte que cette garce-là est plus forte que lui. Cette force lui vient, peut être, de ce que, plus que lui, elle est «naturelle», d'où son instinct de rébellion, impulsion «naturelle» qui la pousse, en tant qu'être organisé, à se conserver et se développer: elle personnifie «cette 'naturelle et robuste sensualité et volupté' qu'on a tant admirée chez Homère et Platon, chez Horace et Juvenal, dans l'*Ancien Testament*» (Al. Oprea).

De la nature dont elle participe, elle exprime l'incohérence et le chaos (ce que Faulkner traduit par le terme de «wilderness»). La «wilderness» correspondrait à Temple au premier stade de son évolution (*Sanctuaire*) ou à Nerrantsoula telle que la voit Apostolis Monastirioty, victorieuse et joyeuse, mais emportant avec elle «la dernière illusion que le désespoir permette aux mortels», et surtout à la

Nerrantsoula qui n'aura jamais la « maturité de la souffrance » (Al. Oprea) et qui, toute sa vie, restera enfant.

Elle en exprime aussi la richesse. Chez Faulkner s'opère une identification de la femme avec les grands bouleversements terrestres créateurs : « ...bouillonnement unique, frénétique, matrice unique, unique et furieuse tumescence, éjaculation qui s'échappe du Laboratoire Expérimental Céleste, fendu déjà par le travail d'un enfantement monstrueux (*Requiem pour une nonne*). Chez Istrati, elle est clairement assimilée à la force éruptrice de la nature : « C'est encore cette sacrée garce de Bistritsa qui a mis notre prince le Sereth dans tous ses états ! Ah, les femmes ! Ne m'en parlez pas ! » (c'est moi qui souligne) ; elle est celle dont le cœur « gonfl(e) sous l'assaut des vagues passionnelles » et fécondantes de la crue du Danube et du Sereth, mais sa puissance insurrectionnelle est prélude, après un déchaînement presque apocalyptique (« Une pleine lune tardive, hissant son immense disque sur l'horizon, jeta une cascade de mercure sur une Embouchure transformée en mer »), au renouveau, au « mois des géraniums », à l'« épanouissement » (*Tsatsa Minnka*).

Inquiétantes, imprévisibles, ces héroïnes ont en commun un trait mystérieux et angoissant : Hester, dans sa noblesse, évoque la Reine de Saba, Kyra est une flamme qui passe en un éclair, le corps de Nerrantsoula a « le parfum d'un fruit exotique » (mûri sous un climat chaud, en conséquence dangereux), ses bras sont « fermes comme deux serpents morts ».

Toutes, elles ont « fauté ».

Le mot mérite réflexion. D'ailleurs, que recouvre le mot « fauter », se demandent Toudorel et le jeune Zamfir ? Est-ce s'en aller couper du jonc ensemble ? Addie, dans Tandis que j'agonise, ne s'interroge plus, quant à elle, sur le sens des mots : « ... j'ai appris que les mots ne servent à rien, que les mots ne correspondent jamais à ce qu'ils s'efforcent d'exprimer j'ai compris que le mot maternité avait été inventé par quelqu'un qui avait besoin d'un mot pour ça, parce que ceux qui ont des enfants ne se soucient pas qu'il y ait un mot ou non. J'ai compris que le mot peur avait été inventé par quelqu'un qui n'avait jamais eu peur, le mot orgueil par quelqu'un qui n'avait jamais eu d'orgueil c'était parce qu'il fallait qu'on se serve les uns des autres par des mots (Anse) aussi avait un mot. Il appelait ça l'amour. Mais il y avait longtemps que j'étais habituée aux mots. Je savais que le mot était comme les autres, rien qu'une forme pour combler un vide » (c'est moi qui souligne).

De là à conclure qu'il ne faut pas se fier aux mots, que l'on parle toujours trop et mal, il n'y a qu'un pas. Istrati le franchit lorsqu'il présente en Minnka une personne de peu de mots, mais dont les mains, éloquentes, expriment « couleur, finesse, même...violence ».

S'il convient alors de se méfier des mots, de ne pas leur conférer un pouvoir absolu, si Addie a raison, si « pécher » est un mot, si « bien » est un mot, si « mal » en est un autre, il conviendrait peut être aussi de renverser la perspective et de voir en ces héroïnes durement sanctionnées de simples

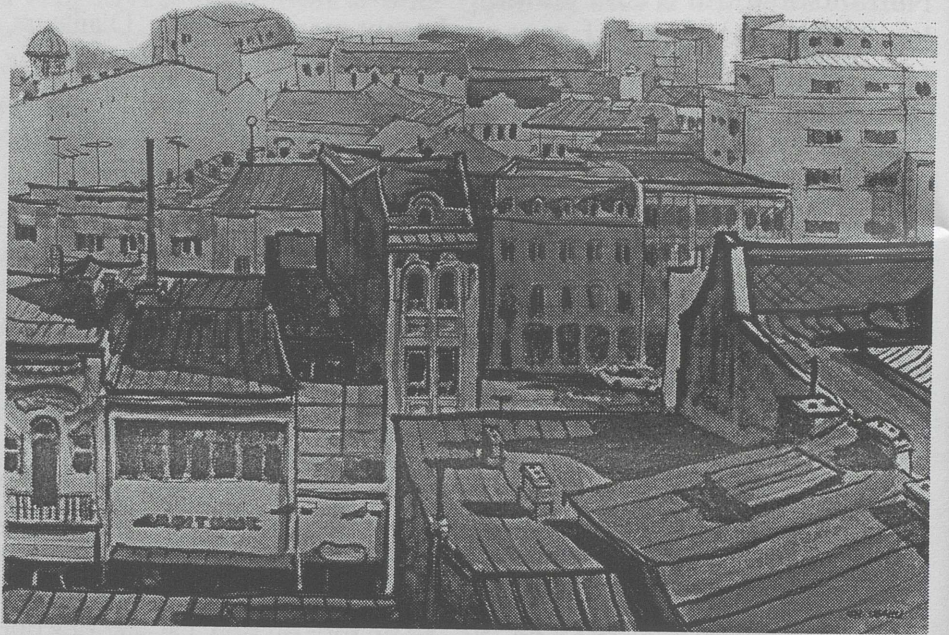
victimes du langage. Les mots ne seraient que les récipients aseptisés d'une expérience qu'elles ont vécue, expérience véritable, authentique, douloureuse, mais dont le sens est trahi, tué par le poids de l'usage et des conventions. Il faudrait en conséquence cesser de voir en la femme celle qui mérite le pilori (Hester) ou dont il faut couper la chevelure en signe d'infamie (Minnka) sous prétexte qu'elle est l'incarnation du mal. Il faudrait qu'Adam renonce à jouer un de ses rôles favoris, celui de Lescaut : « Et souvenez-vous, mon cher cœur, / Que je suis gardien de l'honneur / De la famille ».

Toujours des mots ! Derrière eux se cache la vie, qui n'est en soi ni bonne ni mauvaise, mais qui est. La femme elle-même est une force « vitale » (Liliana Somfalean), vouée la plupart du temps à s'affirmer en face d'un homme faible. Dans l'oeuvre de Hawthorne, dans celle de Faulkner, et dans celle d'Istrati (où Nerrantsoula, l'exception, paiera précisément de sa vie l'incapacité de n'avoir pu dépasser le stade d'une merveilleuse et « navrante » enfance) la femme porte avec vaillance le poids de son passé. Elle affronte les conséquences d'un acte par lequel elle a affirmé sa personnalité tout en se débattant contre la frayeur et le doute, et elle poursuit son but jusqu'à l'achèvement : elle tente, par la puissance de son vouloir, de faire quelque chose de sa vie.

Avoir le sens de ce que la volonté humaine peut réaliser est un trait puritain qui s'applique aux Américaines dont il a été question ici. Elles savent d'instinct que c'est par l'effort personnel que

Regards

l'individu accomplit son salut après l'épuisante lutte avec l'ange. Elles ne se contentent pas de demi-solutions. Même si elles ne sont pas sûres de la valeur de la vie, elles l'affrontent et font les choix qui les engagent. Hester dans *La Lettre écarlate* mènera une vie digne qui, au bout du compte, lui vaudra, bien qu'elle n'en ait cure, l'estime d'une communauté naguère hostile. La Temple de *Requiem* pour une nonne affrontera l'existence qui s'ouvre à elle en épouse et en mère responsable. Pour elle, les souvenirs seront lancinants et les lendemains rudes : «...il reste encore demain et demain. Demain et encore demain». Ce rappel shakespearien correspond à la parfaite vision tragique. Le monde dans lequel nous vivons est un monde brutal et ce n'est pas la grâce divine qui aidera l'individu : c'est l'individu lui-même qui, par son courage, pourra vivre jusqu'au bout de la tâche qu'il s'est assignée. Istrati, hors de tout contexte puritain (mais «puritain» est également un mot) ne dit rien de bien différent. On peut, là encore, pousser l'analogie. De même que Hester, la pécheresse, dans la solitude qu'elle a choisie, élèvera sa fille, Minnka, qui n'eut «point besoin de pope» et se dépouilla librement de la richesse, assumera, seule et en essayant de temps à autre une larme, l'éducation de son «bébé de la forêt de maïs». En marquant la vitalité de la femme et en refusant de l'assujettir aux mots, Hawthorne, Faulkner et Istrati reconnaissent la substantialité de son corps, l'intensité chamelle de Hester, de Temple, de Addie, de Nerrantsoula, de Minnka. La cas extrême est Addie. Elle est élan vital au point de de-



Jeux de toits à Lipscomb.

meurer intelligence alerte jusque dans son cercueil et de pousser à l'héroïsme (même si l'exploit est héroï-comique) les membres de sa famille entraînés à passer par les redoutables épreuves de l'eau et du feu, cérémonies initiatiques comparables à la traversée du Danube (*Nerrantsoula*). Son corps en putréfaction reste le plus puissant élément vivant à bord du chariot qui la conduit en terre. Cette terre est le limon originel, elle est Rhéa, la Magna Mater, «pénombre fuligineuse», «miasme sans âge», «bas-fond marécageux» (*Requiem pour une nonne*).

Puisqu'elle obéit à la force de l'instinct, à une impulsion primitive, la femme peut être force destructrice. Elle se déchaîne alors comme les eaux de l'Embouchure (*Tsatsa Minnka*), et, comme les eaux de l'Embouchure, elle est boue ; mais, matière primordiale, elle vit. La boue peut être valorisée, le primordial peut devenir principe d'union, réceptif, matriciel, dynamique. Qui peut dans ces conditions parler de «faute» ?

L'histoire de Hester, de Addie, de Temple et de Minnka est souillée de boue, sans doute, mais elle est aussi l'histoire de la terre où le grain meurt pour renaître, par le phénomène de la résurgence cyclique. La terre qui vit est un grand thème faulknerien. C'est aussi un thème istratien. Il y a accord entre la chair de la femme et les saisons : «...la nature est femme» (Faulkner) ; - «C'était le mois de mai... Quant aux 'enfants de la forêt de maïs', ils ne pouvaient fleurir que ce mois-là, car ils avaient été tous conçus à l'époque des huttes, pendant que l'inondation battait son plein et que les couples amoureux se promenaient un peu trop, au clair de lune, sur le plateau couvert de haut maïs» (Istrati).

Chez la femme, comme chez l'homme, qui sont terrestres, les impératifs originels ne sont pas réprimés ; mais c'est avec la femme que l'on atteint le symbolisme des divinités telluriennes. Il se polarise autour d'un couple de valeurs antagonistes. La première

re est la « *materia prima* », noire, originaire, funéraire. Il y a beaucoup d'elle en Addie; il y en a aussi chez la mère de Kyra, chez l'épouse de l'oncle Anghel; il y en a dans les yeux de charbon de Nerrantsoula. La seconde est la terre ordonnée, travaillée, fertile, féconde et labourée, telle que Faulkner la symbolise dans le troisième prologue de *Requiem pour une nonne*. Elle est la terre qui vit et crée, idée que l'on retrouve chez un personnage istratien: « La femme doit cacher dans ses jupes quelque chose qui a présidé à la création du monde » (c'est moi qui souligne).

Être mystérieux et contradictoire, la femme est dangereuse mais, quel que soit son visage, elle est celle qui « attire la substance » (*Requiem pour une nonne*). Minnkou est lâche et médiocre. Soit! Néanmoins, de même que, grâce au jeune soldat qui se fait laboureur (on note le rappel biblique), la terre est régénérée sur le sol de l'Alabama, l'enfant qui donne à Minnka le sentiment d'une harmonie entre sa vie, vie humaine, et la vie végétale, toutes deux rythmées par les saisons (la coupe de jonc) sera conçu dans la forêt de maïs. Le règne de Déméter-Cérès succède nécessairement à celui de Gaia-Rhéa, comme succède à la morne stagnation hivernale le renouveau de la moisson qui lève.

Pourquoi alors, avec le potentiel de vie qui est en elle, continuer d'associer la femme au mal? Là encore, il faut que l'on renverse la perspective: la découverte du mal, la « faute » commise par Hester dans *La Lettre écarlate*, par Temple Drake dans *Sanctuaire*, par Addie dans *Tandis que j'ago-*

nise, par Minnka dans *Tsatsa Minnka*, est pour elles moins cause de désillusions que reconnaissance de leurs instincts les plus puissants, donc de leur force. C'est l'expérience de Temple Drake (*Sanctuaire*) qui permettra à Temple Stevens (*Requiem pour une nonne*) de comprendre qu'en dépit du crime passé, il faut durer (et endurer). C'est l'expérience de la jeune Minnka qui permet à une Minnka mûrie d'opérer son « redressement », mot qu'utilise Istrati dans le chapitre qui est la conclusion de son roman.

Il s'agit bien en effet de « redressement » dans tous les romans mentionnés jusqu'ici. Faulkner, lui, parle de « réhabilitation ». De même que Temple a « métabolisé » l'Appomatox métaphorique de son expérience avec Popeye, de ses bassesses, de ses trahisons et de ses échecs, Minnka « métabolise » le double échec de ses amours avec Minnkou et Sima, se passe de la bénédiction du pape, cède tout le legs à l'avidement de son époux, pour « durer », elle aussi, vivre heureuse auprès de son enfant en prenant part à la tâche commune.

Si Hester porte toujours la lettre écarlate, si Temple Stevens demeure hantée par l'obsédant « demain, demain et encore demain », si Minnka, en attelant pour partir à la coupe, essuie souvent une larme, c'est qu'à un moment de leur vie il y a eu dissonance, un faux accord que l'Oncle Anghel, qui connaît l'existence du mal et cite l'Ecclésiaste, saisit. Le passage est à citer dans son intégralité :

« Vous savez (...) que Dieu ne fut pas seul le jour de la création de l'homme, et que l'Impur y était présent... Il se mêlait à tout, vou-

lait être partout, et agaçait constamment, dans son œuvre, le *Tout-Puissant* qui se défendait de son mieux.

Regardant la blancheur éblouissante de la pâte divine que le Seigneur était en train de pétrir pour y créer l'être humain, - l'œuvre qu'il voulait parfaite entre toutes - l'Impur eut une envie irrésistible de la salir. Mais le Créateur y faisait grande attention. Alors, trompant la bonne foi du Maître, le Méchant lui posa rapidement cette question, en même temps qu'il lui montrait le soleil se cachant derrière un nuage : « Pourquoi, ô toi qui es si intelligent, as-tu rendu un faible nuage capable de supprimer l'éclat d'un astre si puissant, et d'obscurcir la terre, en la plongeant dans la tristesse ? » - « C'est, expliqua le Créateur, pour que toutes les choses terrestres soient vues dans des lumières différentes ; que l'homme n'ait aucune certitude et qu'il doute de tout, sauf de ma puissance. » Le Démon écouta et fit semblant de rester confus, mais pendant ce temps il réussit à toucher de sa queue la pâte divine qui devint aussitôt grise. Le Seigneur le remarqua et en fut étonné. « Pourquoi t'étonnes-tu ? ricana le Malin; ta pâte est grise parce que la lumière a changé ! » Dieu se sentit attrapé et, par orgueil, voulut être logique. Il mit la pâte dans le moule, lui donna la forme de l'homme, souffla dessus et mit Adam debout... Mais, hélas, l'impureté y était aussi ! Elle fait partie de nous, et voilà... » (C'est moi qui souligne)

L'Oncle Anghel, on le voit, sait que l'Éden, même avant la faute et le châtement, était gâté par les interdictions provocatrices et

Regards

contaminé par la présence de la bête infernale, par l'Impropre. Il sait que le mal est partie intégrante de la vie au point que l'humanité ne peut se multiplier, c'est-à-dire devenir ce qu'elle a vocation d'être, qu'après avoir rompu avec l'inconscience (que l'on confond à tort avec l'innocence) et commis la «faute». Il sait que, bien avant la «faute», le Paradis était perdu. C'est la raison pour laquelle l'existence humaine est vouée à la morne répétition du malheur. Comme Hester, comme Temple et comme Addie, Minnka est ombre et lumière. Ce contraste rendra plus subtile l'harmonie, l'accord qui, pour un temps, forme un tout et concourt à une même fin: la création de l'enfant. La terre-mère, dans le tohu-bohu de la Genèse, recèle, n'en déplaise à l'Impropre, les gemmes: le «Joyau» (nom du fils de Addie), la pierre précieuse que l'on associe à la «Perle» (nom de la fille de Hester), laquelle est d'un grand prix (Matthieu, 13-46); elle recèle la prospérité, symbolisée dans son origine par la semence du maïs.

Afin de préserver la perle et le joyau, afin que grandisse l'enfant de la forêt de maïs, la mère fera appel aux vertus stoïciennes: endurance et résignation. Elle s'attachera de surcroît aux vertus chrétiennes, même si elle a des doutes sur l'existence de Dieu, car elle sait que, seul, le courage fondé sur l'amour donne leur impulsion aux vertus des stoïques. Si elle n'était que stoïcienne, elle se détournerait simplement du monde; comme elle est chrétienne, elle se plonge dans l'inquiétude du péché, certes, mais aussi dans la réalité de la vie qui dure et, puisqu'elle est la vie, elle



Une des ruelles animées de Lipsca, non loin du boulevard Bratianu.

dure et endure. Elle accomplit même davantage: par l'amour qu'elle porte à l'enfant, elle lui permet de durer. C'est en cela que, chez Faulkner, elle est «temple», pierre d'angle, pierre vive.

De la matière brute modelée par le ciseau, du rocher de fondement, entendons par là du rude cheminement intérieur de la conscience, sort ainsi le «temple», couronnement de l'édifice spirituel. De la leçon de vie que péniblement elle tire de l'expérience et de son rejet des richesses, Minnka bâtit son «temple» per-

sonnel, la maisonnette où elle vivra dans la sérénité avec son enfant. De même que du chaos tellurien émerge le «joyau», de la «décomposition» des paysages de l'Embouchure, du pourrissement, de l'immense cloaque exhalant les miasmes fétides, jaillit le géranium, d'un rouge écarlate, lui aussi, comme la lettre. Laissons Istrati conclure: «Tout n'est que ruine, mais aussi tout est plus neuf qu'auparavant, car la colère de l'amour est toujours féconde.»

Jeanne-Marie Santraud

Lectures

ROGER, ON VOUS A VU À LA TÉLÉ!

Une émission de la série «Un siècle d'écrivains» a été consacrée à Roger Grenier, dont personne n'ignore plus sans doute (mais rappelons-le tout de même!) qu'on lui doit la réédition des œuvres de Panaït Istrati chez Gallimard, à partir de 1968. Depuis, notre ami veille toujours à ce qu'Istrati ne disparaisse pas du catalogue de l'illustre maison dont il est un des «piliers». De Panaït Istrati, il ne fut aucunement question dans l'émission. Certes, cela aura chagriné les Istratiens. Mais reconnaissons que 52', c'était fort court pour une œuvre aussi vaste que celle de Roger Grenier. Il fut question de ses activités journalistiques, de *Combat*, de Pascal Pia (je recommande au passage l'ouvrage passionnant et sensible que Roger Grenier lui a consacré dans la collection «L'un est l'autre» chez Gallimard); d'Albert Camus, dont il fut l'ami et dont il accompagne et commente toujours l'œuvre aux quatre coins du monde; de son travail de directeur littéraire chez Gallimard

(trop peu pour mon goût, car c'est un régal de l'entendre parler de «ses» auteurs - comme, d'ailleurs de ses écrivains préférés!). Et puis, bien sûr et surtout, de son œuvre littéraire. Elle était éclairée par des impressions d'enfance, égrenées sur les lieux, dans sa bonne ville de Pau, ville de province close et douillette, dont il nous donna dans *Le Palais d'hiver* notamment, une vision à la fois tendre et sarcastique. On souligna la pudeur de l'homme et de l'écrivain, sa rigueur, son élégance et sa modestie. Je me permettrai d'y ajouter la malice - au sens où l'on dit d'un enfant qu'il est malicieux quand, pour ne pas embarrasser par l'aveu de sa lucidité, il taquine, et même force le trait, car ainsi la noirceur du monde, tel qu'il regrette fort de l'avoir perçue, devient plus acceptable, pour les autres du moins. Et Roger Grenier est de ces hommes qui se soucient des autres.

D.F.

P.S.: Romans, nouvelles et essais de Roger Grenier sont édités... Devinez chez qui? C'est ça: Gallimard.

PAGES D'HISTOIRE

Notre ami Charles Jacquier nous signale deux récentes publications auxquelles il a participé et qui devraient intéresser les Amis de Panaït Istrati:

L'URSS en 1930, réédition de *La Russie nue* de Boris Souvarine, nouveau titre plus conforme aux vœux de l'auteur, aux Editions Ivrea, 1, Place Paul Painlevé, 75005 Paris 130 francs (ouvrage préfacé par Charles Jacquier).

La Révolution manquée, l'imposture stalinienne, de Jacques Perdu, Editions Sulliver, 18, rue de l'Hôtel de Ville, 13200 Arles 135 francs.

CONTES DONNÉS

Etre née en 1920, quand on s'appelle Claude Lhenry, ça veut dire avoir un cœur de vingt ans. Un cœur qui ne se rend pas, en dépit des épreuves de la vie. Claude se surnomme elle-même la Hérissonne - ce qui veut assez dire que, parfois, elle pique! Mais uniquement quand sa conscience l'y contraint. Car elle préfère rêver, aimer et construire, s'évader dans des mondes fantastiques, pour mieux se colleter à une réalité dont elle connaît toutes les ruses. Dans le recueil qu'elle nous offre aujourd'hui, toutes les facettes de notre amie se répondent, et on y reconnaîtra bien la passion, le courage et l'honnêteté qui nous la rendent chère.

D.F.

Les contes de la Hérissonne -
Contes, rêves et visions (1938-1996),
L'Amitié par le Livre
(B.P. 1031 - 250001 Besançon cedex).

Lectures

DE LA POÉSIE AVANT TOUTE CHOSE

Le récent volume de Roland Lombard donne l'impression que nous sommes plutôt prêts à finir un millénaire qu'à en commencer un autre. Puisque les journées, les années s'écoulent trop vite sans que nous ayons le temps de comprendre pourquoi la souffrance, la violence, l'injustice surgissent dans un monde en plein bouleversement, le poète propose d'en être le témoin, dans un devoir de mémoire contre l'indifférence. Son monde oscille entre le bonheur et la déprime, l'existence tourne en rond, les sentiments sont médiocres, la clepsydre mesure la faim, dieu forge des oiseaux en fer, l'ombre et le doute s'installent, l'amertume d'une vision de défaite veut que sur la route de l'éternel combat, il préfère ne pas franchir le sommet, mais plutôt «redescendre vers le siècle où résonne la joie des gamins». Sa scène est le monde - la Seine, la Louisiane, le Guatemala, la Guinée équatoriale, le Salvador, le Cambodge, le Soudan, le Timor, la Nouvelle Guinée, Hiroshima, chez les Birmans, les Tibétains, les Noirs de Mauritanie, le Touaregs-, l'intemporel - Ulysse, Hercule, Dionysos, Wotan, Cassandre, Guernica.

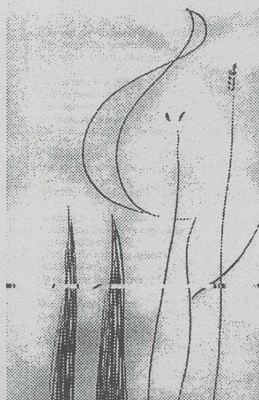
Entre allusions bibliques et précision datée des événements, Roland s'insurge contre le sang, la torture, l'insulte, la guerre, la mort, l'intolérance - «on mutile le corps puisque le cœur et l'âme se révoltent.»

Le ton est amer, le vocabulaire aussi, les images sont cauchemardesques, l'auteur essaie pourtant de retrouver les îlots où on a préservé aux amours un soupçon de candeur. Même s'il sait que ceux-ci existent quelque part, il n'arrive pas à s'en réjouir car il est entouré par trop de souffrance, la souffrance des autres, par laquelle il se sent concerné. C'est le rôle des poètes, d'ailleurs, de révéler la vérité, de faire entendre la voix des autres, surtout quand il s'agit de ceux qui ont croisé dans leur existence la gestapo, les escadrons de la mort, les Khmers rouges.

En dépit de la souffrance qu'il partage avec ses co-planétaires, pour eux, Roland Lombard laisse derrière soi les toits envahis par l'ombre pour croire en la lumière.

Martha Popovici

Ombres sur les toits, Roland Lombard, illustrations de Béa Robelot, éditions Librairie-Galerie Racine (23, rue Racine, 75006 Paris).



Passent les neiges et
les tempêtes
Les embruns et le
givre
Chaque printemps
renouvelle
Sa promesse

Viennent les pâques
Quetzalcoatl l'étoile
de l'orient
Cible un coin de ciel

Estompe les ténèbres
Affiche ses verdeurs aux frondaisons

Les sous-bois se parsèment
De violettes

La rose rouge fleurit plus tard
Avec l'été

Ainsi renaît l'espoir
Sur les ruines
Des jours endeuillés

*(extrait d'Ombres sur les toits -
illustration de Béa Robelot)*

Bulletin d'adhésion

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

TEL

Adhère à l'association des Amis
de Panaït Istrati.

Membre actif: 120 F

Membre bienfaiteur:
à l'appréciation

Chèques à l'ordre des amis
de Panaït Istrati.

Envoyer à:

Christian Golfetto - BP 5027 -
69602 Villeurbanne cedex

Directeur de publication: Christian Golfetto - ISSN 0767.7324
(mars 1985) - Prix du N° : 10 F - Dépôt légal N°1191 -
avril 1998 - Maquette: Incidences.